L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

Le vêtement sacré

5 - 6

Janvier-Février 1955

Tissus Stans.

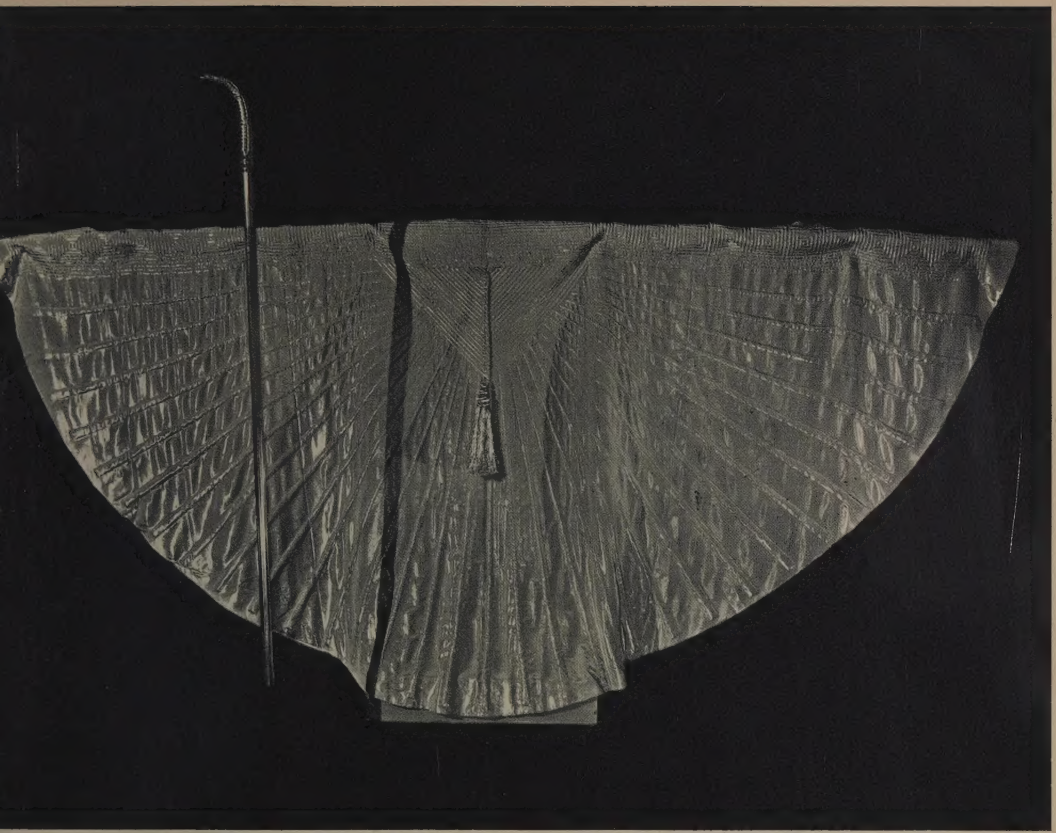
Jean PREVOST. Fragment du Jugement dernier. BRUGES.

SI l'homme gardait encore l'état de justice originelle, il n'aurait pas de vêtement. Il vivrait environné de la seule splendeur divine. L'habit qui couvre maintenant son corps, cet habit qu'il revêt ou quitte à son gré, peut devenir le signe de la grâce qui lui fut rendue par miséricorde mais qu'il peut perdre encore par le péché. Par la bonté de Dieu, l'âme est revêtue de l'habit spirituel des vertus. Le vêtement d'ici-bas n'est pas seulement la nécessité d'une condition misérable, il est devenu un symbole de la glorification de l'homme. La robe baptismale doit être rapportée sans tache au jour du jugement mais, en attendant de nous livrer corps et âmes à l'action de grâces céleste, il convient de revêtir l'habit de chœur des bienheureux. Cette robe nuptiale est requise pour approcher l'Eucharistie terrestre qui joint dans un même acte le mémorial de la Cène, le Sacrifice du Chef et l'oblation d'une louange impérissable.

Chape dite de Charlemagne (XI[e] s.). Trésor de la Cathédrale de M

Un vêtement n'est pas sacré parce qu'il accumule les richesses. Il n'est pas un manteau de roi, mais un instrument liturgique. Il doit en premier lieu signifier la gloire intérieure du chrétien et le situer, sans qu'il détonne, dans le chœur de la louange eucharistique.

Il ne sera jamais grossier ou fruste, commun ou utilitaire comme les tuniques de peaux qui ceignirent Adam et Eve ou à l'égal du froc et de la haire, tristes mémoriaux de la présence toujours vive du péché. Il doit être soyeux, joyeux, précieux. La laine et le lin eux-mêmes doivent acquérir par la finesse du travail cette noblesse insigne des âmes bienheureuses.



Chape de Dom Baudoin.

Le vêtement sacré ne doit pas être un embarras mais contraindre à la dignité ou plutôt l'inspirer. Dans ses plis l'homme le plus rude devrait retrouver la grandeur royale des fils de Dieu restitués en grâce. Les siècles l'ont abâtardi, amenuisé, raidi au point de favoriser les messes bâclées, les gestes furtifs et tout un comportement incompatible avec la dignité du mystère. Il faut nous réjouir de lui voir de nos jours retrouver les formes de son antique splendeur. Cette restauration n'est pas née d'une préoccupation esthétique mais d'un besoin spirituel qui se situe au plus profond du renouveau liturgique.

Fr. A.-M. C.

Chasuble de Dom Baudoin.

Les artisans français

Il ne s'agit pas d'offrir ici un panorama complet des réalisations françaises dans le domaine du vêtement sacré. Le résultat, on s'en doute, serait bien décevant pour la moyenne. Notre but, plus simple et plus pratique, est de montrer l'esprit dans lequel travaillent quelques artisans dont l'œuvre présente un ensemble d'humbles mais très réelles qualités. L'accord foncier des réponses que nous publions est le signe d'un effort et d'une recherche qui se poursuivent dans un esprit semblable. Mais cet accord nous oblige à ne donner que des extraits des textes reçus afin d'éviter de trop nombreuses redites.

« Le vêtement du corps... révèle l'homme » Ecclé. XIX, 27. Pour que le vêtement sacré soit véritablement représentatif de l'assemblée chrétienne, dans la mesure où celle-ci est sincère et vivante, il faut que lui-même soit vrai, donc qu'il reste avant tout un *vêtement*. Il reçoit de la fonction liturgique dans laquelle il revêt le prêtre, son caractère propre de vêtement *sacré*. Il justifie cette qualité, non par une richesse superficielle et criarde, mais par sa noblesse, sa distinction, son authenticité.

Inspirant au chrétien la vénération et la révérence dues au Seigneur, manifestant extérieurement l'hommage intérieur rendu à Dieu, il doit répondre à cette double exigence par le choix du *tissu*, par sa *coupe*, sa *décoration* et son *prix*. Nous avons groupé autour de ces aspects essentiels les réponses que nous donnons ici.

UN VÊTEMENT

Le vêtement sacré doit d'abord être un *vêtement;* en cela il essaye de restaurer l'harmonie brisée par le péché originel entre le corps et l'esprit : il ne s'agit pas de faire disparaître le corps mais de lui faire exprimer le mystère de l'âme. (B V.) (1).

Le vêtement sacré doit être avant tout un vêtement, il doit vêtir plus ou moins richement le prêtre et non servir d'ornement. (B A.).

Il doit être un *vêtement sacré;* on oublie trop souvent son sens profondément social : pour beaucoup il n'est qu'un déguisement, quelque chose qui sonne faux et d'un ton d'autant plus irritant qu'il a la prétention de « faire riche » (B V.).

Ces vêtements affirmeront leur caractère sacré par une certaine qualité, par une certaine pureté et par l'authenticité de la forme et des matériaux choisis plutôt que par l'accumulation des symboles. (D C.).

SACRÉ

Ce vêtement possède un caractère propre : il est sacré, il revêt le prêtre en sa fonction de sacrificateur, d'où la dignité qu'il impose par sa forme et son motif décoratif. Il mettra cette note de prière et de contemplation qui imprègne le fidèle dès ses premiers pas dans l'église. Il éveillera le beau et le sacré dans sa sobriété (E C.).

ADAPTÉ

A sa fonction

Le vêtement sacré doit répondre d'abord, comme du reste tout autre objet du culte, à sa fonction liturgique et à ses exigences. De nos jours, on a peut-être trop tendance à oublier que le vêtement liturgique, par sa beauté sacrée,

---

(1) *Nous avons utilisé les abréviations suivantes :*

BA : Mme Madeleine BARILLET, 7, place de Bordeaux à STRASBOURG.

BV : BÉNÉDICTINES du Prieuré Sainte-Bathilde, 7, rue d'Issy à VANVES (Seine).

DB : Dom BAUDOIN, Abbaye de LIGUGÉ (Vienne).

DC : DOMINICAINES, Mas Notre-Dame, 5, chemin de la Chapelle à CRÉPIEUX-LA-PAPE (Ain).

DU : M. DUPAS, 2, avenue Ney à NANTES.

EC : M. ECHIVARD, 4, avenue Bugeaud à PARIS-XVI[e]

A ces artisans il faut en ajouter quelques autres dont les envois ne nous sont pas parvenus à temps :

Mlle RENAUD, villa Alice à BLAINVILLE-SUR-MER (Manche), qui fait du tissage à la main.

M. PLASSE-LECAISNE, 26, rue des Plantes, PARIS-XVI[e].

Mme Adeline HEBERT-STEVENS, 12, rue Jean-Ferrandi à PARIS-VI[e].

BÉNÉDICTINES de la Rochette, CUIRE (Rhône) pour les modèles de M. l'abbé Ribes.

DOMINICAINES de Béthanie à MONTFERRAND-LE-CHATEAU (Doubs) en ce qui concerne les modèles les plus simples, sans figuration.

Pour les surplis et les aubes, on peut demander les patrons à M. le Curé de VENCE (A.-M.).

Faut-il préciser que nous ne recommandons pas indistinctement toutes les œuvres de ces ateliers? Leur production n'est pas toujours le reflet de leurs principes qui sont excellents. Mais c'est encore eux qui offrent le plus de garanties, en France, pour l'achat d'ornements, sinon exceptionnels, du moins d'une honnête qualité.

doit contribuer à l'élévation des âmes et à leur sanctification : « L'art s'harmonise avec la religion, dès lors qu'il se comporte en très noble serviteur du culte divin », nous rappelle notre Saint Père le Pape Pie XII en son encyclique sur la liturgie. (D B.).

Le vêtement liturgique est un *vêtement* qui doit habiller la personne qui le revêt. Cette personne est consacrée et le vêtement qu'elle porte à l'autel exprimera sa qualité de prêtre du Très Haut, la dignité du sacrifice offert à Dieu et des fonctions sacerdotales que le Prêtre ou le Pontife accomplit dans une cérémonie liturgique. (D C.).

A part quelques initiés, la grande majorité des fidèles ne juge de la vie liturgique qu'au travers de ce qu'ils voient : c'est-à-dire au travers des ministres sacrés. Ils désirent *voir* que le prêtre est un homme séparé pour Dieu, un homme qui a dépassé leurs préoccupations trop lourdement matérielles, un homme qui, en définitive, les dégage d'eux-mêmes et leur rappelle ou leur fasse pressentir, par son seul aspect extérieur, qu'ils sont voyageurs de ce monde à l'autre.

En fait, ils voient trop souvent des hommes revêtus d'ornements qui rebutent par leur négligé, déconcertent par leur caractère suranné, ou qui heurtent par leur caractère « installé » et satisfait de soi. (B V.).

A la communauté

Il nous semble que la physionomie du vêtement sacré doit être celle même de la communauté chrétienne auprès de laquelle il doit jouer son rôle. En tant que vêtement, il doit être en accord avec la vie quotidienne de cette communauté ; en tant que vêtement sacré, il doit exprimer la tension vers Dieu de cette vie quotidienne.

Lorsqu'on nous pose le problème d'une abbaye bénédictine et d'une mission populaire, je crois que la réponse est dans ce sens. Le vêtement sacré devrait jaillir du cadre comme le cadre devrait jaillir de la terre qui le porte. Le rapprochement : abbaye bénédictine-mission populaire se traduirait pour beaucoup par : richesse-pauvreté ; et, inévitablement la question du « luxe pour Dieu » se poserait. Je crois cependant que, en l'occurence, il faut plutôt parler d'harmonie. Il est normal que dans un monastère où tous tendent vers le même but, par les mêmes moyens, dans un même esprit, dont toute la vie est centrée sur l'Office Divin, on *doive* arriver à une plénitude à laquelle il est plus difficile d'atteindre dans un groupe moins homogène, tiraillé dans ses préoccupations. (B V.).

Il y aura évidemment une différence entre des vêtements conçus pour la paroisse d'un grand centre urbain ou d'une église de campagne, un monastère ou une mission populaire, une petite chapelle ou une basilique, et même l'esplanade de Lourdes. Nous cherchons d'ailleurs, toutes les fois que c'est possible, à connaître le cadre dans lequel seront portés les vêtements. Cependant la noblesse de leur coupe, la belle tenue du tissu suffira assez souvent à les faire admettre dans tous les milieux et dans les églises d'époques très différentes, même de la très mauvaise période, fin du XIX^{e} siècle. (D C.).

Par sa matière

L'essentiel est que le tissu soit digne de la fin à laquelle il est destiné, ce qui, tout de même, laisse une marge assez considérable partant du tissu de la plus stricte sobriété jusqu'aux matières les plus riches. (DU).

Le choix du tissu : qu'il soit de laine ou de soie, il doit être très souple et... léger mais surtout pas féminin. Il faut à tout prix obtenir un beau drapé.

Personnellement, ne faisant pas de tissage et étant obligé de doubler le vêtement, je considère que les deux matières ont une grande importance au départ, et par la souplesse et par les jeux de couleurs.

Bien qu'il soit intéressant de pouvoir employer maintenant presque tous les matériaux susceptibles de permettre et d'étendre les possibilités de réalisation, les soieries donnent toujours, à mon avis, les vêtements sacrés les plus somptueux.

Que dire des couleurs, la gamme est tellement vaste. Il est évident qu'une teinte lumineuse est indiquée pour un édifice sombre. Tandis qu'une harmonie plus sourde est possible dans une église claire. (B A.).

Je crois aussi que le choix de la doublure et du coloris a un rôle important dans la confection du vêtement sacré ; là encore l'harmonie des couleurs devrait être particulièrement étudiée, afin d'éviter les heurts trop violents qui, parfois, ne sont admis que par une mode passagère, alors que le sacré doit avoir un caractère de permanence et de continuité. (D B.).

Par sa coupe

Une chasuble, vêtement sacerdotal, doit, par sa forme traditionnelle ample et souple, draper le prêtre sans le mouler et inspirer ainsi un pur hiératisme. (D B.).

La forme doit habiller et donc s'adapter au corps humain, ce que l'on ne trouve pas avec la rigidité de la chasuble dite française. Le retour à la grande forme ancienne, légèrement modifiée, obtient l'unanimité des prêtres et des fidèles, même dans les régions de France les plus traditionalistes. (EC.).

La chasuble très ample, aux plis verticaux, est celle qui, à mon avis, habille le plus facilement le prêtre, surtout si elle n'a pas été étudiée spécialement pour lui. (B A.).

Un vêtement sert, par définition, à couvrir le corps, à l'envelopper. Une chasuble n'est pas un vêtement comme les autres. De par sa destination elle devra conférer une dignité au ministre qui la porte, ce qui implique une certaine ampleur,

Bénédictines de Vanves.

conçue afin d'obtenir une plicature qui sera, elle-même, fonction des divers mouvements de l'officiant en vue de créer une eurythmie parfaite.

L'objection majeure et traditionnelle opposée par les usagers est l'encombrement. C'est une erreur. Une chasuble ample, à condition qu'elle soit bien assise, si je puis dire, tient très bien et le supplément de tissu ramené sur les avant-bras ne peut qu'ajouter à la noblesse des gestes qu'est tenu de faire lentement l'officiant. (D U.).

Reste la question si discutée de la forme (la composition décorative est toujours secondaire ; elle dépend de l'architecture du vêtement). Pour le moment la seule chose que je puisse en dire est que nous ne nous croyons pas arrivés au but... Nous cherchons... (B V.).

Par sa décoration

Sa décoration, facultative, doit rester sobre, simple et noble, ce qui lui permettra de s'adapter sans aucun contraste à tous les styles d'église

Madeleine Barillet.

et d'être utilisée soit dans le cadre d'une abbaye bénédictine, soit dans celui d'une mission populaire.

Nous avons pu constater, lors d'une récente exposition d'art liturgique, que le goût du public était attiré par cette simplicité et par la pureté des lignes qui évoquent un juste sentiment religieux et qui semblent vraiment être les liens qui, à travers les siècles, nous rattachent à la tradition.

Les matériaux tels que le lin, la laine et le coton, offrent à la décoration des possibilités nouvelles à la portée de tous les budgets. Mais ce qu'il faudrait surtout éviter, c'est que l'ornementation, sous le couvert d'un modernisme mal compris, et surtout par son manque de sens du sacré, transforme en travesti, fût-il même artistique, un vêtement destiné au culte.

Il ne nous paraît pas, par ailleurs, que seuls les symboles liturgiques doivent être employés comme motifs décoratifs, ce qui serait contraire à la tradition. (D.B.).

Il est évident que la forme l'emporte sur la décoration qui doit être soumise aux exigences de celle-ci. On peut concevoir, à mon sens, une chasuble sans décor qui se suffirait à elle-même par sa qualité de forme et la richesse du tissu. Les plus beaux exemples que la tradition nous ait laissés gravés dans la pierre sont bien les sculptures du portail sud de la cathédrale de Chartres. Ce que je dis pour la chasuble vaut évidemment pour la tunique, la dalmatique, la chape. (DU.).

L'esprit qui anime la recherche du motif décoratif de l'ornement naît du fait qu'en revêtant le prêtre, il le distingue des autres fidèles. La décoration doit donc attirer les regards des fidèles, sans les distraire, vers le prêtre, vers le lieu du sacrifice, l'autel, à la hauteur de la poitrine. Aussi les motifs ne se porteront pas trop vers le bas, ce qui exige de l'aube un motif très sobre ; ils s'équilibreront plutôt soit dans une ligne verticale, sans bien entendu se cantonner à la rigidité de la ligne droite, soit dans un trapèze formé par cette partie du corps humain entre les épaules et la taille. Différentes combinaisons découlent naturellement de cette ligne droite et de ce trapèze.

A part quelques exceptions, le vêtement sacré doit comporter une décoration, si simple soit-elle, et même quelques fils d'or pour lui donner un caractère précieux.

La chasuble peut recevoir ce qu'offre l'art contemporain, abstrait ou non, mais avec la discrétion, la simplicité que requiert sa fonction de revêtir le prêtre pour le sacrifice de la Messe. (EC.).

De nombreux prêtres semblent avoir pour souci premier d'*instruire* par leurs chasubles, leurs aubes, etc. Lorsque nous proposons des modèles, la question classique est celle-ci : « Qu'est-ce que cela veut dire? » Ils veulent comprendre, connaître les arguments pour et contre, et surtout ils veulent prouver. Parfois ce sont de vrais cours d'apologétique qu'ils voudraient faire dire aux vêtements sacrés.

On parle beaucoup — et à juste titre — de la participation des fidèles à l'action liturgique. Il ne faudrait pas que cela fasse oublier que ceux-ci désirent en même temps regarder, admirer (l'admiration est sur le chemin de l'adoration), et se laisser recréer.

La décoration du vêtement sacré doit favoriser le silence. Sans parler des chasubles-rébus, il y a des ornements qui font écran, qui dispersent les sens et captent l'attention sur eux.

La décoration n'a pas d'autre raison d'être que d'orienter vers Dieu. Elle est réussie dans la mesure où elle disparaît, mettant en contact avec les réalités invisibles. Elle ne doit pas prétendre combler nos aspirations religieuses : elle n'est qu'une porte sur l'infini.

Nous essayons de travailler dans ce sens et nous éprouvons douloureusement la tension entre le vouloir et le faire. D'une façon générale, je crois que nous évoluons vers une plus grande simplicité. (B V.).

Par son prix

Je dois aborder maintenant un sujet épineux : le manque d'argent. Il existe très certainement et c'est là d'ailleurs un problème crucial pour la diffusion des œuvres d'art. C'est trop cher! Alors, on se contentera d'une pièce fabriquée « à la chaîne » dont le « calibre » se trouvera un peu sur tous les points du globe et qui, après tout, aura son « petit cachet ». Hélas! il faut être du métier pour avoir la notion de ce qu'on appelle la qualité de fabrication, car cela aussi compte. Evidemment, « on en donne pour le prix ». Mais il faut savoir mener le travail à sa fin. Et, là, on aimerait que les acheteurs sachent faire la distinction entre un travail complet, fini, tant au point de vue artistique que qualité d'exécution, et un travail médiocre, inachevé. Voilà le discernement qui s'impose pour juger d'un prix qui ne peut souffrir de comparaison qu'en fonction du travail fourni.

Manque d'argent? Peut-être, mais n'exagérons rien. Il suffit pour s'en convaincre de voir avec quelle aisance on engage parfois des dépenses somptuaires pour satisfaire des projets insuffisamment approfondis et de mauvais goût, alors que des travaux de bon goût sont source d'économie et, qui plus est, de satisfaction intellectuelle. (DU.).

Afin de me mettre à la portée des difficultés pécuniaires du clergé, tout mon effort se fixe sur la réalisation du vêtement sacré, qui, par sa simplicité, ne devra plus être un prétexte de refus, puisque son prix devra concurrencer celui des maisons de commerce. (B A.).

Nous devons aussi nous mettre à la portée des budgets, souvent plus que modestes, des prêtres ou des paroisses. De ce fait, il ne nous est pas loisible de nous renouveler comme nous le voudrions. Cette contrainte, autant que la technique de notre métier, nous maintient dans une pauvreté

Dominicaines de Cannes.

qui répond encore à notre idéal du vêtement sacré. Mais cette pauvreté et les moyens réduits dont dispose la majorité de nos clients nous obligent aussi à utiliser les matières textiles que l'industrie moderne met à notre disposition : fils de fibranne et de rayonne spécialement traités et associés le plus souvent à des matières plus nobles telles que la soie, la laine et le lin. (D C.).

Nous croyons beaucoup aux ressources du tissage. Il permet un travail plus uni, plus profond. Il peut certainement aider au renouveau. Mais il ne faut pas dissimuler qu'il est difficile de concilier les exigences d'une organisation commerciale à laquelle on ne peut se soustraire, et les aléas du travail artisanal. (B V.).

Pour conserver ce caractère de pureté et d'authenticité qui doit être la marque de toute pièce du vestiaire liturgique, nous aimons qu'une chasuble soit faite à la main, tissée *d'une seule pièce*. Nous la traitons comme les tissus primitifs, décorés au brocheton en cours de tissage, un peu à la façon des « kilim » d'Asie-Mineure.

Ainsi nous avons renoué avec les vieilles traditions artisanales du tissage à bras des « canuts » de la Croix-Rousse et nous fabriquons comme eux des vêtements sur ces vieux métiers. C'est avec joie que nous avons repris les anciennes techniques et que nous « brodons » au métier, sur la chaîne même du tissu, le décor de nos chasubles. Ce décor au brocheton nous permet de réaliser des œuvres personnelles et la technique même de ce travail nous oblige à conserver à nos vêtements un caractère de vérité et de pureté, le premier que nous souhaitons trouver dans toute œuvre d'art sacré. (D C.).

C'est en somme une question de juste discernement et de discrétion qui permettra l'application des conceptions nouvelles et des nouveaux matériaux à la tradition vraie. Ainsi l'art du vêtement sacré n'aura pas vieilli mais se renouvellera sans cesse par des apports modernes qui lui garderont sa jeunesse. (D B.).

Quelques orientations majeures se dégagent de cet ensemble de réflexions. Les valeurs spirituelles que doit pouvoir exprimer le vêtement sacré y sont ressenties et exposées avec beaucoup de justesse. Lorsqu'on s'engage sur le terrain des principes pratiques, les réponses deviennent plus vagues et certaines témoignent avec franchise des incertitudes actuelles des recherches. L'unanimité se fait pour affirmer que la décoration est secondaire et doit naître de la structure même du vêtement, de la texture de l'étoffe. C'est une heureuse réaction contre des abus qui sont loin d'avoir disparu. La place accordée à ce problème par nos correspondants, leur insistance à limiter le domaine du décor prouvent que cette tentation reste actuelle. En effet, c'est par le biais de la décoration que le renouveau du vêtement sacré s'est généralement manifesté en France. Les questions de tissu et de coupe, moins étudiées, sont aussi celles où l'on est le moins lucide.

Pour le tissu, on insiste avec raison sur sa qualité de matière. D'où la faveur du tissage à la main. Mais peut-être n'a-t-on pas prêté suffisamment attention à la valeur décorative qu'il pouvait représenter lui-même. Que l'on pense à la magnificence des étoffes dont on faisait les ornements au XVII^e^ ou au XVIII^e^ siècle. Dans le rythme pur des lignes et le dépouillement parfois un peu austère des meilleures de nos églises modernes, la somptuosité des vêtements sacrés mettrait la même note de qualité intérieure que la splendeur des kimonos répand dans la sobriété des intérieurs japonais. Les chasubles de Matisse pour la chapelle de Vence semblent ouvrir la voie, d'ailleurs semée d'écueils, vers de telles réussites. Il faudrait toutefois découvrir dans les secrets du métier à tisser ce qu'un magicien de la couleur a miraculeusement su faire naître de la décoration.

Pour la coupe, deux tendances s'affrontent. Les modèles qui dérivent du demi-cercle cousu en forme de cône se réclament de leur fidélité au type primitif. Cet argument archéologique n'est pas décisif. Il est vrai qu'à l'origine la chasuble était un vêtement enveloppant. Mais c'est une simple conséquence historique et non pas une nécessité interne. On ne saurait s'en prévaloir pour rejeter à priori un drapé qui tombe en plis verticaux. La seule condition essentielle d'un vêtement sacré est d'être un vêtement noble, précieux et parfaitement adapté à sa fonction eucharistique. La grande variété des formes léguées par la tradition témoigne de la liberté qu'autorisent les règles liturgiques. S'il faut bien connaître les rapports du vêtement sacré actuel avec le vêtement antique, il serait peut-être plus nécessaire encore de le replacer dans l'évolution générale du costume et de l'affronter aux nécessités vitales de notre temps. Quelques créateurs se préoccupent de ces problèmes : l'art du vêtement sacré est vivant.

Fr. M.-R.C.

Père Couturier.

Pere C. Leclure.

Père Damien Avril.

e Sanctoir. Dom de Laborde.

Matisse.

UNE RÉUSSITE EXCEPTIONNELLE

Dans un cahier traitant du vêtement sacré on ne peut passer sous silence les chasubles conçues par Matisse pour la chapelle du Rosaire à Vence dont nous avons déjà publié plusieurs photographies. Dans le cadre sobre et dépouillé auquel elles sont destinées, leur somptuosité vient jouer avec celle des vitraux comme une sorte de contrepoint. Elles contribuent à faire de l'autel le centre vivant du sacrifice eucharistique. Le chant de leurs couleurs exprime avec bonheur le caractère de gloire et de joie de la louange bienheureuse du ciel que notre liturgie préfigure et annonce.

Matisse

Cependant, il nous paraît nécessaire de le dire, cet exemple n'est point imitable. Dans ces chasubles la nature même du vêtement disparaît presque au profit de ses éléments décoratifs. Pour réussir dans une telle entreprise il fallait être capable de donner à l'ornementation cette plénitude et cette nécessité interne qui n'appartiennent en général qu'à la structure et à la texture du vêtement lui-même. Ayant poursuivi toute sa vie le secret des formes et des couleurs et leur transmutation en œuvre d'art, Matisse était capable de cette sorte de miracle. Cette réussite est exceptionnelle. Elle est, aussi, dangereuse. C'est pourquoi il faut mettre en garde tous les pâles imitateurs qui essaieront de se couvrir, demain, de ce patronage. Les vrais continuateurs de Matisse sont ceux qui retrouveront une égale magnificence dans la richesse décorative du tissu lui-même.

Fr. M.-R.C.

L'exemple de Stans

DEPUIS longtemps déjà le monastère Sainte-Claire de Stans a consacré une partie de son activité au renouveau du vêtement liturgique. Dans cette petite ville de Suisse située près du lac des Quatre-Cantons, une religieuse, sœur Flueler, a mis son talent au service du vêtement sacré.

La réussite de Stans ne relève pas de la mode. L'invention décorative n'en est pas le principal facteur. Si les vêtements de ces ateliers nous semblent exceptionnellement beaux, il faut en chercher la cause dans l'esprit véritablement artisanal de ses créateurs.

L'atelier conventuel de Stans accepte toutes les exigences, toutes les contraintes de la vie artisanale. C'est tout d'abord une humble soumission à l'expérience. Il faut du temps pour prendre possession d'une technique, même la plus humble. Il faut parfaitement la connaître pour la conduire dans les voies d'une imagination qui se renouvelle sans cesse. A Stans on n'est pas pressé, on a le sens du temps indispensable à la maturité des œuvres fortes et belles. A l'inverse de tant de fabricants qui abordent le vêtement sacré par le biais de la décoration, la préoccupation première de Stans est la qualité de la matière. Tout naît d'une recherche que Sœur Flueler opère sur les métiers. La décoration ne découle pas du pinceau, elle prend forme avec la navette, elle ne s'impose pas par des à-plats de couleur, elle jaillit de la beauté du lin, de la laine ou de la soie. Sœur Flueler déteste toute décoration qui violente le tissu, elle veut la voir naître de sa structure. Quand elle a trouvé un thème, elle dispose d'habiles ouvrières pour le broder, le varier ou le reproduire selon les exigences d'un métier qu'elles possèdent parfaitement.

La coupe est inspirée par la largeur des bandes tissées, et l'affrontement perpendiculaire des lignes décoratives est souvent le seul motif qu'elle se permette. Elle ne désire pas d'abord obtenir tel ou tel effet, elle cherche à créer un volume drapé à partir de matières précieuses dont les lois du tissage imposent la forme. Mais, parce qu'elle connaît à fond toutes les possibilités de l'étoffe née de son labeur, cette apparente contrainte cache en réalité une totale liberté d'invention. Elle connaît l'histoire du vêtement liturgique. Elle possède la tradition, elle désire ne rien perdre de ses richesses et de sa variété. Elle ne s'impose pas ces canons supplémentaires que la mode aussi bien que l'étroitesse de l'archéologisme font parfois peser sur les créateurs. Elle poursuit ses recherches, en étroite liaison avec le mouvement liturgique, très soumise aux exigences pastorales mais pleine d'imagination pour évincer cet immobilisme qui entrave souvent les esprits.

Lors d'une récente visite à sœur Flueler je l'ai trouvée toute préoccupée des problèmes d'adaptation du vêtement sacré. Chaque pièce de l'ornement liturgique lui pose une question, elle essaye de lui rendre autant qu'il est possible son rôle dans la liturgie. Qu'il s'agisse de l'étole ou du voile de bénédiction, de l'amict ou du vêtement des enfants de chœur, elle tente, quand cela lui est permis, de remonter aux origines pratiques de ces pièces non pour rejoindre des temps révolus mais pour retrouver la noblesse des formes que l'usage séculaire risque d'abâtardir. Elle voudrait atteindre la plénitude du symbolisme en restaurant la signification liturgique de chaque élément du vêtement sacré. Ses réussites décoratives sont indissociables de ces préoccupations, elles sont des trouvailles vestimentaires et non une ordonnance toute extérieure imposée par hasard à des habits de fête. *Cette intériorité de la création* lui permet d'éviter ce théâtral que la règle canonique chasse radicalement du culte. Ses vêtements ne sont pas faits pour être vus de loin, par delà la rampe ; ils ont une sorte de consistance artisanale et spirituelle propre, ils s'imposent autant au ministre qui les porte qu'au fidèle qui les considère du fond de l'église. Cette authenticité est leur gloire.

Ce souci d'adaptation au mystère du culte se complète par l'attention que sœur Flueler porte aux communautés qui doivent accueillir ses créations. Elle n'ignore pas, par exemple, les exigences de pauvreté et de sobriété d'une mission populaire. Elle parle volontiers de ce que pourrait devenir un vêtement sacré accordé à de telles exigences. Elle pose des questions sur les rapports si différents qui unissent le vêtement sacré au vêtement antique et ceux qui séparent le même vêtement de nos habits modernes. En tout elle cherche à comprendre plutôt que d'imposer sa vue des choses.

Nous pouvons remercier sœur Flueler du bel exemple que nous donne, grâce à elle, le monastère de Stans.

Fr. A.-M. C.

Stans.

Stans.

Sœur Flueler nous écrit :

Le vêtement sacré a connu une longue période de léthargie. Les efforts accomplis pour le vivifier par un nouveau décor, par l'utilisation de la forme gothique, n'ont pas été suffisants. Ils n'ont pas abouti parce qu'ils restaient à la surface du problème. Ils n'ont pas touché l'essentiel.

Nous avons voulu insérer, d'une façon vivante, le vêtement sacré au cœur de notre temps. Il doit naître du sens de la matière et de la coupe, pouvoir accueillir toutes les possibilités de la technique actuelle et s'harmoniser au style de nos habits modernes.

Stans.

Certes, nous ne concevons pas le vêtement sacré sur le modèle du vêtement profane. Le respect de la forme du premier s'est maintenu à travers les siècles. La persistance de certains caractères primitifs en est la preuve. Cependant toutes les grandes époques ont imprimé leur cachet avec beaucoup de liberté et de vigueur. Aussi pourrais-je dire que respect et liberté sont les marques de tout accord véritable avec la tradition.

Certaines époques se caractérisent par leur scrupule conservateur. D'autres mettent l'accent

Stans.

sur une liberté dégagée de tout ce qui n'est pas essentiel, de tout ce qui est conditionné par la mode.

Tout le monde doit reconnaître aujourd'hui, pour le vêtement sacré, la nécessité d'une renaissance. L'évolution de la structure sociale des peuples exige en elle-même une nouvelle orientation.

Tenter de conserver la pompe vestimentaire que le baroque a tant aimée, est une amère illusion. Ces fastes se justifiaient par les conventions sociales de l'époque. Notre temps ne peut les

Stans.

maintenir que par de faux moyens qui les vident de toute signification et leur ôtent leur antique splendeur.

Nous avons essayé, au contraire, de mettre en valeur dans le vêtement sacré sa qualité même de vêtement. La noblesse qu'il requiert, son caractère sacré qui l'exclut de l'usage profane, doivent naître de la beauté des étoffes tissées à la main et spécialement adaptées au volume du drapé. Nul décor importun, anachronique ou déroutant, ne doit chercher à lui conférer ce rayonnement spirituel. Sa forme et sa matière seules doivent

Stans.

être capables de conduire l'homme au mystère. La fonction liturgique fait l'épreuve de sa vérité et de sa beauté.

La guerre seule, il faut l'avouer, en réduisant notre approvisionnement en étoffes, nous a contraintes au tissage à la main. Cette technique nous a révélé un nouveau style de vêtement. L'utilisation des fils brillants de soie et des fils mats de laine, le dessin de rayures hautes en couleur, calculées d'avance pour la coupe, nous donnaient la possibilité de créer des étoffes aussi précieuses que les brocards et les damas baroques. Elles conservaient de plus un caractère de profonde authenticité tout en évitant la reconstitu-

Stans.

tion historique. Cette nouvelle conception du vêtement eut en général, très vite, beaucoup de succès. A la réflexion, certains se réjouirent même de sentir notre époque assez forte pour inspirer un nouveau style.

J'en suis convaincue, le tissage à la main dans notre propre atelier nous a conduites à la découverte d'un vêtement sacré revivifié. Cette vie nouvelle est née de la liberté de conception qu'autorise notre technique. Celle-ci nous permet de choisir chaque fil, chaque nuance, d'effectuer à tout moment un changement nécessaire. Je crois que cette nouvelle conception a fait des adeptes par-delà nos frontières.

Vêtements de Stans. Sainte-Marie OLTEN.

Alors que l'industrie tendait à remplacer la soie naturelle par la soie artificielle, bon marché mais clinquante, nous avons repris l'utilisation de la soie croisée avec la laine dont l'aspect est si noble. Autrefois cette dernière semblait proscrite, mais il faut se pénétrer de l'esprit qui anime les directives de l'Eglise. On nous dit que la chasuble au moins doit être taillée dans une étoffe précieuse. Un tissu longuement cherché et spécialement mis au point pour un tel usage est plus conforme à ces prescriptions, par sa qualité, qu'un produit de série. Ces étoffes industrielles ne font que respecter extérieurement la lettre de ces règles. Par la raideur de leur texture, par la sécheresse de leurs dessins, par la vulgarité criarde de leurs coloris, elles refusent au vêtement sacré cette mesure qui fiance la modestie à la magnificence.

Nous touchons ici une nécessité urgente. Le développement missionnaire entraîne de nouvelles exigences. Osera-t-on, vêtu de faux semblant, paraître devant un peuple qui se heurte chaque jour aux rigueurs d'une rude existence? Entre autres, les fidèles des classes laborieuses souhaitent que le vêtement sacré se distingue de leurs habits communs et désirent profondément voir bannir du sanctuaire ces produits ordinaires, industrialisés, compagnons inséparables de leur vie difficile et souvent inhumaine. Ils attendent un vêtement sobre, plein de grandeur, marqué par l'effort et l'amour qui l'ont fait naître.

La recherche d'un vêtement sacré accordé à ces besoins spirituels, culturels et humains, est pour nous la meilleure façon de convier les fidèles à une liturgie plus active et plus vivante. C'est là notre effort pour répondre à un des vœux les plus pressants de l'Eglise d'aujourd'hui.

Sœur Augustina FLUELER.

L'ÉTOLE

Dans de nombreuses cérémonies elle est, sur le surplis ou l'aube, le seul élément somptueux. Elle est un reste de la *stola*, de cette large pièce de tissu qui couvrait jadis la tunique, mais on a peine à la reconnaître dans l'étroite bande qu'elle est de nos jours devenue. Puisque l'usage ne nous permet même plus une large écharpe dont les plis harmonieux pourraient garder une grande noblesse, il faut du moins apprendre à placer une étole. Au lieu de la poser sur la nuque et la laisser tomber raidement par devant on peut, si la tenue du tissu s'y prête, la disposer d'une manière souple. Elle dessine alors dans le dos une agréable courbe et garde par devant une grande finesse de retombée.

L'étole ne doit pas être obligatoirement taillée ou tissée dans la même étoffe que celle de la chasuble. Elle peut devenir, avec le manipule, le seul élément décoratif d'un ensemble si elle possède suffisamment de richesse ; elle aura de même un beau mouvement si sa matière permet une belle tenue. Une chasuble tissée sobrement et très fin, soutenue par une étole et un manipule tissés plus gros et plus richement, pourrait constituer un bel ensemble.

État actuel.

SAINT-ANDRÉ DE MESSEI

Nous avons déjà publié des images de la restauration d'une église par M. Meurice, architecte à Flers (église de Chanu, Orne ; mai-juin 1952). Voici le travail qu'il vient de réaliser à Saint-André de Messei.

Certes l'état ancien présentait une assez jolie voûte en bois qu'il eût été dommage de détruire si elle était restée en bon état. Le délabrement a légitimé la restauration dont nous donnons aujourd'hui une image. L'encombrement du sanctuaire était significatif et traduisait bien un goût de la mièvrerie et des fanfreluches. Cette église offre maintenant un cadre digne de l'Eucharistie.

État ancien.

Chroniques

DJIRING

Nous sommes heureux de publier cet extrait d'une lettre du Commandant Le Pichon qui s'intéresse activement à la construction de l'église de la léproserie de Djiring.

« Je m'occupe pour le moment de rassembler les bois et j'ai ouvert une coupe de sao et dân. On va commencer le transport. J'envisage de monter une scierie de ma propre autorité. Tout cela n'est pas très raisonnable et il est bien évident que l'entreprise est plus que risquée. Je l'envisage comme un acte de foi et de confiance dans le Sacré-Cœur... C'est, pour le Vietnam, une fenêtre ouverte sur la vérité, aussi bien dans le domaine de l'esprit que dans celui de l'art. Enfin, et surtout, une prière...

La foi (des *réfugiés* du Nord) est extraordinaire et réconfortante. Ils ont consacré les futurs villages au Sacré-Cœur. Je leur ai parlé de l'église de la Léproserie et ils ont accepté de participer à sa construction. Ce sera une façon de concrétiser cet acte d'offrande et de mettre tout ce pays sous la garde directe du Seigneur. »

RECTIFICATIONS

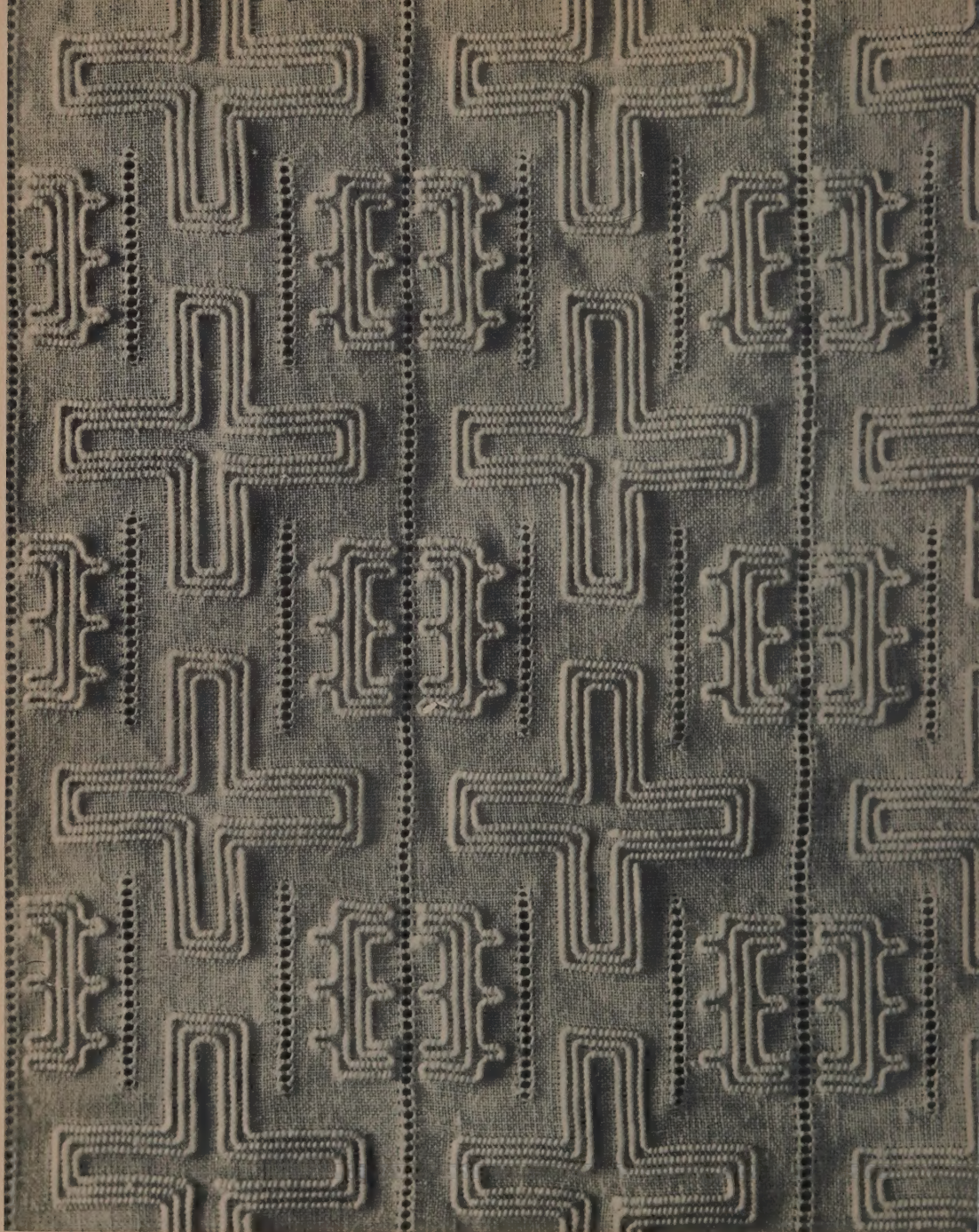
A la demande de la Rédaction de la revue *Zodiaque*, nous signalons volontiers que dans notre cahier précédent M. Genton faisait, dans son texte, quelques citations des pages 10, 11, 14, 16 et 30 du numéro 17 de cette revue, paru en octobre 1953.

M. Léon Zack nous précise que si la conception de la porte de tabernacle, réalisée pour l'église d'Agneaux lui revient, c'est M. Maxime Adam-Tessier qui en est le sculpteur.

Les œuvres que nous publions dans ce cahier étant la propriété de leurs auteurs nous rappelons que leur reproduction ou leur interprétation est formellement interdite.

PHOTOGRAPHIES

Clarisses de Stans : 1, 2, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 32 ; J.-E. Bulloz : 3 ; Sartony : 4, 5 ; Dorvyne : 6 ; Bénédictines de Vanves : 9 ; M. Barillet : 10 ; Y. Beaugier : 12, 14, 15, 16, 17, 29 ; H. Adant : 18, 19 ; Huber : 28 ; Meurice : 30 ; H. Thierry : 31.



Tissu Stans.

L'ART SACRÉ Directeur R.P. Cocagnac, O.P.

Directeurs de 1937 à 1954
R.R.P.P. COUTURIER et REGAMEY O.P.

fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix du fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. - Etranger : 1.200 fr. : Abonnement de soutien : 1.500 fr.
aux Editions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII[e] - C. C. P. Paris 1436-36

Imp. GEORGES LANG, PARIS 19[e] - Dépôt légal, 1[er] trimestre 1955. Le gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886